

maurice heim

le vrai
visage
du comte
de
Saint-Germain



♄	♀	☾	♂	♁	▽	*▽♁	*▽♁
☾	♀	♄	♁	♂	▽♁	*▽	*▽
♀	PC	♀	♄ ♀	♄ ♀	♁	*♁♁	*℞

GALLIMARD

nrf

Extrait de la publication



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

© 1957, Librairie Gallimard.

CONSIDÉRATIONS PRÉAMBULAIRES

Nous avons hésité sur le seuil. Il a paru tant d'écrits relatifs au comte de Saint-Germain qu'il faut quelque audace, sinon une certaine dose de présomption, pour tenter encore de faire œuvre originale en la matière.

Nous avons hésité sur le seuil, et finalement nous l'avons franchi. Le sujet n'est pas épuisé ; nous croyons pouvoir le traiter utilement, moins d'ailleurs par l'appel à des documents nouveaux que par l'analyse raisonnée du personnage dans le temps et les sphères où il vécut et qui enfantèrent sa légende.

De toute la littérature consacrée au problème du mystérieux gentilhomme, il n'est, au reste, qu'un ouvrage qui émerge pour faire autorité : le livre récent de M. Paul Chacornac¹. Une étude, en vérité, magistrale, honnête, prudente, abondamment documentée, ne risquant aucune affirmation qui ne se fonde sur des textes contrôlés avec une impitoyable rigueur, l'œuvre d'un historien qui, lorsqu'il écrit l'histoire,

1. PAUL CHACORNAC, *Le comte de Saint-Germain*. Paris, 1947.

sait oublier qu'il est avant tout un philosophe et n'a d'autre souci que la relation strictement exacte des faits. Nous manquerions à toute probité littéraire si nous celions que cet ouvrage nous a constamment servi de guide dans le maquis touffu où nous avons tâché à trouver le chemin de la vérité. La biographie du comte de Saint-Germain se révèle, en effet, d'autant plus difficile à tracer que la plupart des auteurs qui ont employé leur talent à ce travail ont accumulé les erreurs et les hypothèses téméraires et, faute de discernement dans le choix des sources, n'ont cessé de faire écho aux inventeurs — de bonne ou de mauvaise foi — du mythe de l' « Immortel ».

Le mythe, il convient de le dire, a, dans le cas de notre personnage, empiété à tel point sur le réel qu'on se laisse prendre malgré soi à ses appâts. L'homme ne résiste guère à la séduction du merveilleux et plus d'un lecteur sans doute a su gré à tels écrivains, abusés eux-mêmes par leur soif du miracle, de l'avoir conduit dans l'empire des rêves. Qu'il n'y ait point de faits « surnaturels », mais simplement des phénomènes encore inexplicables au stade actuel de nos connaissances et cependant soumis aux lois immuables de la nature (il n'est rien d'athée dans ce que nous avançons ici), voilà ce que nombre d'humains répugnent à admettre. La légende de l'énigmatique sans-patrie, possesseur du Grand Secret et qui a vaincu la mort, a donc fait recette et continue de recruter des adeptes. La crédulité comme la bêtise humaines sont, on le sait, insondables et infinies, mais nous nous garderons, en l'espèce, de tout verdict sommaire et

péremptoire. Il y a des esprits sains, voire d'essence supérieure, qui interprètent, avec une élévation morale digne du plus total respect, le mythe du comte de Saint-Germain à la lumière d'une philosophie hermétique dont s'émeut parfois la curiosité insatisfaite des profanes. Les profanes, pourtant, n'ont pas le droit de juger cette philosophie. Le domaine de la foi demeure interdit à qui ne fut point touché de la grâce. Et c'est aux initiés seuls qu'il appartient de discuter des doctrines ésotériques.

L'histoire positive, quant à elle, ne saurait voir en Saint-Germain qu'un homme comme nous tous. « ... Honni par les uns, admiré par les autres, le comte de Saint-Germain, dont la renommée a porté aux quatre coins du monde le nom mystérieux sous lequel il est connu, fut — dit, avec Casanova, M. Chacornac — grand, prodigieux par son savoir et singulier par sa vie vagabonde. » Voilà qui suffit amplement pour susciter l'intérêt du biographe et fournir à celui-ci les éléments de son œuvre. Il retracera avec fruit, sinon la vie entière, du moins certaines parties de la vie du personnage, sans négliger d'évoquer le mythe, mais en évitant rigoureusement les emprises sans cesse renouvelées du mythe sur la vérité, si souvent désenchanteresse, de l'histoire.

Ainsi que nous l'avons déploré plus haut, la majorité des écrivains qui nous ont conté l'existence étrange de Saint-Germain ont utilisé des documents plus que suspects, voire incontestablement apocryphes et fantaisistes. Si attachants soient-ils pour le lecteur, leurs ouvrages n'ont qu'une bien faible valeur du point de

vue historique. Ces auteurs, encore que souvent doués de qualités incontestables, contribuent simplement à répandre et à perpétuer les erreurs et les fables absurdes qui concernent le comte et dont ils ont fait la substance même de leur exposé. En matière de romans fantastiques, on ne saurait trouver mieux.

Parmi les sources d'information de ces biographes, il convient de citer tout d'abord les écrits du baron Etienne-Léon de Lamothe-Langon, un littérateur français extraordinairement fécond qui, durant la première moitié du XIX^e siècle, a publié d'innombrables ouvrages aussi débordants d'imagination que pauvres de style : romans et pseudo-mémoires, ces derniers véritables modèles d'un genre très en vogue à l'époque. (Il n'a pas hésité à fabriquer jusqu'à des *Mémoires de Napoléon Bonaparte* !) Lamothe-Langon, né à Montpellier en 1786 (Saint-Germain était mort en 1784), entré comme auditeur au Conseil d'Etat en 1809, fut sous-préfet, puis préfet de l'Empire et rentra dans la vie privée à la Restauration. Il se consacra alors tout entier aux lettres et finit ses jours à Paris en 1864. C'est à sa plume inlassable que nous devons le roman intitulé *Le comte de Saint-Germain et la marquise de Pompadour* et les fameux *Souvenirs sur Marie-Antoinette et la cour de Versailles, par M^{me} la comtesse d'Adhémar, dame du Palais*, de faux mémoires qui ont paru en 1836. Ces deux ouvrages — le second surtout — ont largement servi la légende de M. de Saint-Germain et non moins amplement trahi l'histoire. Notons, par parenthèse, que M^{me} d'Adhémar, âgée de vingt-deux ans en

1782, n'a pu connaître le comte, qui séjourna en France du début de l'année 1758 au début de l'année 1760, et marquons sur nos tablettes que ces soi-disant « Souvenirs » ne sont qu'un tissu de racontars, d'échos tirés de tel roman prétendu historique ou des fausses *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf* (écrites vers 1830 par Touchard-Lafosse), d'anecdotes extraites de différents mémoires authentiques et refondues au moule de Lamothe-Langon. Cela suffit à notre édification. N'oublions pas au reste, pour compléter le tableau de chasse, de coucher sur le terrain les *Mémoires tirés des archives de la Police*, attribués à un nommé J. Peuchet et cités comme texte de référence par maints biographes du comte de Saint-Germain. Cet ouvrage apocryphe, qui sortit des presses en 1838, a, lui aussi, pour auteur le baron Etienne-Léon de Lamothe-Langon. Assurément, tout n'est pas faux dans ce que nous content ces faux, mais quel crédit peut-on accorder à des lignes qui si souvent défient le bon sens ? Ce qu'on doit, en revanche, concéder à Lamothe-Langon, c'est qu'il émet parfois des idées justes. On peut, en tout cas, souscrire à son opinion quand il présente le comte de Saint-Germain comme un partisan convaincu du régime monarchique et un allié de la royauté.

Avec les œuvres précitées, particulièrement typiques, qui ont été mises à contribution par nombre d'auteurs avides de scruter la vie de Saint-Germain, il importe de mentionner entre autres les sept volumes des prétendus *Souvenirs de la marquise de Créquy*, publiés en 1836 par Maurice Cousen, dit comte de

Courchamps. Dans ce recueil d'historiettes fourmillant d'inexactitudes, voire d'erreurs grossières, cet aventurier des lettres abuse comme en se jouant les esprits crédules et les chercheurs imprudents. Trop de biographes de Saint-Germain s'y sont laissé prendre. Il existe, au demeurant, des lettres authentiques de la marquise de Créquy, qui ont paru en librairie, mais on n'y trouve aucun renseignement digne d'attention sur le personnage qui nous intéresse.

De la littérature du pamphlétaire Jean-Pierre-Louis de Luchet, un protégé de Voltaire, nous ne dirons qu'un mot dans cette préface : ce n'est, en ce qui concerne Saint-Germain, qu'un ramassis d'inventions invraisemblables et de calomnies grotesques. Pour y chercher autre chose, comme certains l'ont fait, il faut être doté de candeur. Quant à Casanova, l'on peut, certes, le consulter utilement, mais il convient de s'imposer la plus grande prudence.

Nous pensons, en revanche, que, bien qu'assez menteur de sa nature, le baron de Gleichen est en général digne de créance. Ses *Souvenirs* nous fournissent une documentation copieuse et d'assez bon aloi sur le comte de Saint-Germain. Les *Mémoires* de M^{me} du Hausset constituent, pour leur part, une source d'information de premier ordre. Femme de chambre de la marquise de Pompadour, M^{me} du Hausset (mieux : M^{me} du Haussay des Demaines) nous a laissé sur sa maîtresse et son entourage une relation à laquelle on peut se référer en toute sécurité. « La simplicité de son style sans phrases, dit un pertinent commentateur, met en évidence la vérité sur toutes

choses, l'exactitude de tous les faits. » Il apparaît qu'avec quelques réserves, parfois assez strictes, on peut de même ajouter foi aux *Mémoires* de M^{me} de Genlis. Arrêtons-nous là. Nous aurons maintes occasions, au cours de cet ouvrage, de faire appel à d'autres textes, aussi variés que nombreux, qui projeteront quelque clarté dans notre pénombre. Le personnage, à vrai dire, gardera son mystère — ce mystère par quoi il intéresse nos contemporains plus encore que par ce que l'on sait de sa vie extraordinaire, de ses connaissances et de ses talents.

Pour en revenir à la légende de M. de Saint-Germain, puisque aussi bien c'est sous les traits du héros légendaire que le grand Inconnu du XVIII^e siècle a pris place dans la mémoire des hommes, nous rappellerons que ce mythe quasi invulnérable, et plus solide aujourd'hui que jamais, a pris naissance du vivant même de celui qui en est l'objet. Le fait vaut d'être souligné, parce qu'il est significatif. Le temps se montrait accueillant aux êtres étranges qui passaient pour jouir d'une surhumanité hors nature. Tristes victimes du déclin des civilisations, les âmes qui ont perdu leur foi et leur idéal ont soif d'« autre chose », comme si la pensée de leur néant les glaçait. C'est parce qu'alors on ne croyait plus à rien qu'on était prêt à gober tout. Jamais peut-être les sciences dites « occultes » n'ont été cultivées avec tant d'obstination et de constante ferveur. D'aucuns ont profité matériellement de l'atmosphère de l'époque : les imposteurs, les charlatans, tous les exploités de la crédulité publique furent légion. D'autres se sont contentés

d'un bénéfice moral. Ils n'ont, à proprement parler, rien provoqué, mais, par simple dilettantisme ou pour des raisons secrètes qui n'ont jamais été dévoilées, ils ont laissé faire autour de leur nom les fidèles d'un culte spontané. A peine ont-ils aidé à la formation de la légende qui devait, après leur trépas, s'épanouir en fleur gigantesque et se ramifier à l'infini, voire leur conférer une survie miraculeuse, survie érigée en dogme par des sectes d'illuminés ou des cénacles aux intentions défiant l'analyse. Tel fut le cas de Saint-Germain, qui, si vraisemblablement il lui arriva parfois de se livrer à d'anodines supercheries mondaines, ne se comporta jamais en charlatan et demeura toujours désintéressé. Il n'avait, en tout cas, pas prévu qu'un siècle et demi après avoir quitté la scène du monde, il serait accaparé par des sectateurs passionnés qui feraient de lui l'un de leurs « Maîtres », un maître vivant, immortel par delà les ténèbres de la mort !...

S'il y a un mythe du comte de Saint-Germain, qui fausse l'histoire, il est un autre fait de nature à égarer le biographe imprudent, trop enclin à ajouter foi sans contrôle préalable aux affirmations des auteurs de jadis et de naguère : la confusion fréquente entre notre personnage et un autre homme dont la vie « aventureuse, mais sans mystère » tient une place notable dans les annales du XVIII^e siècle. Nous voulons parler du comte Claude-Louis de Saint-Germain, le lieutenant général qui se distingua sur les champs de bataille, devint ministre de la Guerre sous le règne de Louis XVI et réorganisa l'armée royale. Du temps déjà des deux gentilshommes, nombreux furent les

écrivains qui attribuèrent à l'énigmatique Saint-Germain une quantité considérable d'actes, d'amitiés, de résidences distraite du lot de son homonyme. Erreur qui, par la suite, ne manqua point de croître et de se propager. C'est ainsi que l'on incorpora à la vie de notre comte certains faits importants ayant trait aux relations du lieutenant général avec le maréchal de Belle-Isle, qui protégea Claude-Louis de Saint-Germain et le présenta à la cour du monarque Bien-Aimé, où il devint *persona grata* auprès de M^{me} de Pompadour. (Le comte de Saint-Germain qui fait l'objet de notre ouvrage fut, d'ailleurs, l'ami de Belle-Isle.) C'est ainsi également qu'on a rapporté au mystérieux Européen sans patrie et sans roi le séjour de l'homme de guerre français à Triesdorf, comme hôte du margrave d'Anspach. C'est encore par suite de la même confusion que maints historiens ont relaté que le Saint-Germain auquel nous consacrons notre étude a joué un rôle — un rôle de premier plan — dans la révolution russe de 1762, alors qu'il s'agit en l'occurrence d'une intervention militaire du comte Claude-Louis de Saint-Germain, alors feld-maréchal des troupes danoises, opération dirigée contre les forces moscovites qui permit à la grande Catherine de préparer le coup par lequel elle accéda au trône. Le comte Orlof aurait même, à cette occasion, versé 20.000 sequins de Venise au maréchal, somme que les contempteurs de l'« Immortel » accusent l'« Immortel » d'avoir accepté sans vergogne, en aventurier qui ne vivait que d'expédients... Ce ne sont là que des exemples. Il y a nombre d'autres faits et gestes tota-

lement étrangers à notre Saint-Germain et que l'on porte à son compte, alors qu'ils appartiennent incontestablement à l'existence agitée et diverse du soldat dont nous évoquons ici la mémoire.

Ce soldat, rappelons-le, naquit le 15 avril 1707 au château de Vertamboz, en Franche-Comté, et mourut à Paris le 15 janvier 1778. Homme de vieille noblesse, dont les talents militaires apparaissent indéniables et le courage au-dessus de tout éloge, il semble avoir été, durant son existence entière, le jouet d'un mauvais sort. Injustement attaqué au cours de sa carrière, il est parfois sévèrement jugé par les historiens. Ses qualités ne lui valurent ni l'accès au faite des honneurs tandis qu'il vivait, ni le verdict auquel il avait droit de la part de la postérité. Organisateur et réformateur énergique, il se montra souvent perspicace, redressa nombre d'abus et s'efforça de remédier aux défaillances de la discipline dans l'armée. On semble souvent l'oublier. Il est vrai qu'en qualité de secrétaire d'Etat à la Guerre, il commit quelques erreurs, et l'on ne saurait en aucune manière l'approuver d'avoir tenté d'introduire dans les corps de troupe les méthodes prussiennes et d'assurer l'obéissance à coups de plat de sabre. De telles brimades n'eurent aucun succès et l'orgueil français se cabra. « Je ne connais du sabre que le tranchant ! » s'exclama un vieux soldat. Et de se refuser à tendre le dos. Le « Roi-sergent » ne put faire école. On dut changer le règlement. A la décharge de M. Claude-Louis de Saint-Germain, l'on est en droit de dire qu'il n'était pas seul alors à admirer béatement la Prusse, et l'on peut

ajouter que ses contemporains ne furent point les derniers, hélas ! à subir la fascination de Berlin...

Mais ne dévions pas, et revenons, pour conclure, à notre personnage, le comte de Saint-Germain sans prénoms, celui qui ne fut, en réalité, ni « comte » ni « Saint-Germain », mais qui, avec ce titre et sous ce nom, a reçu la couronne de l'immortalité — de la seule immortalité qui compte ici-bas, celle que confèrent l'attention, le souvenir, la ferveur admirative et, parfois simplement, l'animadversion des hommes. Ce Saint-Germain dont traite notre ouvrage, nous nous sommes efforcé de le présenter tel qu'il fut. Y avons-nous réussi ? Encore un coup, nous ne prétendons pas avoir déchiré le voile de mystère qui drape une vie dont les documents dignes de créance ne nous découvrent que des portions limitées dans l'espace et le temps. Mais nous nous sommes gardé de faire état des écrits aux affirmations fantaisistes ou ridicules et des faux avérés autrement qu'à titre subsidiaire, quand ce n'était point par simple désir de répondre à la curiosité des lecteurs que nous en citons certains passages.

« Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! » Heureux... certes. Mais une étude historique ne saurait être un acte de foi.

L'ÉTRANGER BIENVENU

Louis XV souffrait d'un incurable ennui, d'une mélancolie dissolvante dont se devaient de tenir compte les juges, parfois exagérément sévères, de sa vie privée. Il est des états morbides qui expliquent et, dans une certaine mesure, excusent les turpitudes les moins excusables. « Le roi, note dans ses *Mémoires* l'exacte M^{me} du Hausset, était fort triste habituellement, et aimait toutes les choses qui rappelaient l'idée de la mort, en la craignant cependant beaucoup. » L'on sait combien ce monarque, hanté par la pensée du trépas, se plaisait à visiter les cimetières, à se pencher sur les fosses fraîchement ouvertes et à entretenir ses maîtresses des évocations les plus macabres. Trait classique d'un cas pathologique plus fréquent que ne l'imagine le commun des hommes.

La femme de tête qu'était M^{me} de Pompadour avait su s'adapter à cette situation, dont les éclats d'une gaieté factice ne réussissaient qu'imparfaitement

à faire oublier les réalités souvent pénibles. Un peu par sentiment, surtout par intérêt et par ambition, elle tenait au roi. Elle le garda d'abord en utilisant l'invincible attrait sensuel qu'elle exerçait sur lui. Puis, lorsqu'elle sentit baisser d'inquiétante façon la flamme de la passion physique dont brûlait pour elle le voluptueux souverain, elle se décida à opérer sur un autre front. Ce fut alors avec une habileté consommée qu'elle multiplia les distractions, les prévenances, les concessions de toute sorte, voire les sacrifices d'orgueil et d'amour-propre, par quoi une favorite d'esprit positif et dont décline le pouvoir charnel lie indissolublement à sa personne son soi-disant seigneur et maître. Jeanne-Antoinette Poisson, qui n'ignorait rien du caractère de Louis le Bien-Aimé, avait acquis la certitude qu'elle s'attacherait son amant pour toujours par les chaînes de l'habitude. Il y a de doux esclavages dont un homme indolent et faible considère la perpétuation comme une bénédiction du ciel. « Le fait certain — nous dit le lieutenant-colonel Henri Carré dans le bel ouvrage qu'il a consacré à la célèbre marquise — c'est qu'au printemps de 1757, six années après qu'elle a fait son entrée à la cour, les relations intimes entre M^{me} de Pompadour et Louis XV ont complètement cessé. »

Ce n'était point qu'avant de se résigner à la métamorphose de l'amour royal en affectueuse amitié, M^{me} de Pompadour n'eût tenté l'impossible pour empêcher une extinction des feux dont elle craignait le pire. Mais elle avait ouvert en vain. Sa beauté s'était ternie ; les stigmates d'une santé devenue précaire

avaient marqué sans rémission cette femme jadis débordante de vie, si charmante et si désirable, et le roi, qui avait une prédilection pour les fruits verts et ne goûta jamais les fruits trop mûrs, ne vibra plus sous l'étreinte. Sans compter que Louis avait cessé d'être dupe de certaines comédies qui n'ont qu'un temps, si expertes que soient celles qui les jouent. Le monarque n'était rien moins qu'obtus lorsqu'il donnait l'assaut, et il avait fini par déchirer le voile d'illusion que la marquise avait si savamment tissé pour masquer aux yeux de son amant les réalités décevantes d'une inertie rebelle aux ardeurs que la règle du déduit d'amour veut communicatives. Il voyait clair et il était las de la constante frigidité de sa favorite.

De cette frigidité, M^{me} de Pompadour avait beaucoup souffert. Elle s'était évertuée, par tous les moyens — sans succès éclatant ni durable — d'y porter remède. Il nous apparaît intéressant de citer ici M^{me} du Hausset. Attachée au service de la marquise, elle ne manque aucune occasion de coucher fidèlement sur le papier, sans omettre les plus savoureux détails, les faits et gestes, incidents et accidents de la vie de sa maîtresse. En l'occurrence, on ne saurait nous reprocher de nous attarder quelque peu.

« J'avais, écrit l'excellente femme, remarqué que Madame, depuis plusieurs jours, se faisait servir du chocolat à triple vanille et ambré à son déjeuner ; qu'elle mangeait des truffes et des potages au céleri. La trouvant fort échauffée, je lui fis un jour des



maurice heim

LE VRAI VISAGE DU COMTE DE SAINT-GERMAIN

Le comte de Saint-Germain... Mystérieux personnage, qui ne fut d'ailleurs ni Saint-Germain ni comte, mais sans doute prince, de très haute lignée. Méconnu des uns, paré de merveilleux par les autres, Saint-Germain, on le sait, passait - et passe encore aux yeux de certains - pour avoir découvert le Grand Secret de l'immortalité et, personnellement, vaincu la Camarde !.. Combien d'écrivains, abusés comme presque tous les humains par la soif du miracle, nous ont conduits avec leur héros, et de très bonne foi, dans l'empire des rêves ! Saint-Germain, pourtant, ne fut qu'un homme comme les autres. Il laissa dire, mais, parfaitement honnête et désintéressé, savant, grand chimiste, bienfaiteur de l'humanité, il ne se conduisit jamais, quoi qu'on en ait dit, en charlatan.

Maurice Heim tente, en cet ouvrage, de nous restituer la vraie figure du fameux contemporain de Louis XV. Il le fait en historien, non en "initié" de l'occultisme - ce qui, évidemment, se révèle souvent malaisé avec un personnage immortel malgré lui par la volonté d'adeptes qui lui ont voué un culte et par l'effet d'un mythe qui a triomphé de la vérité, si souvent désenchanteresse, de l'Histoire.